

Si, en remarquant un autel dans un corridor donnant sur une cour, vous demandez une explication à ce sujet, on vous répondra, comme à moi, que peuple et soldats étant assemblés dans cette cour immense, il suffisait d'ouvrir la grande fenêtre du corridor pour que l'on pût, sous la voûte du ciel, assister à l'office divin.

Parmi les œuvres d'art les plus précieuses que mon carnet de notes me remet en mémoire, il faut citer un christ en marbre de carrare, grandeur nature. Ce chef-d'œuvre, dû au ciseau de Benvenuto Cellini, fut offert par Cosme de Médicis à Philippe II. Celui-ci ne voulant pas l'exposer aux hasards d'un transport en voiture, le fit transporter à *dos d'hommes* depuis Barcelone jusqu'à l'Escorial.

Après avoir traversé un cloître aux sombres arceaux et remarqué une curieuse fresque reproduisant la bataille de Saint-Quentin, nous avons été introduits dans la bibliothèque où nous pûmes admirer une multitude d'ineestimables trésors.

Je n'avais encore vu nulle part la méthode mise ici en pratique de ranger, sur les rayons, les livres le dos tourné au mur et la tranche en dehors. Le titre de l'ouvrage est gravé sur la tranche.

Les bibliomanes peuvent ici se pâmer d'aise.

Les manuscrits ouverts sous des vitrines révèlent aux visiteurs des œuvres précieuses dont la rareté et la valeur rivalisent avec celles du même genre

que l'on admire au Vatican. J'ai noté une Bible qui a appartenu à l'Empereur grec Cantacuzène, un Coran, trophée splendide de la bataille de Lépante, une histoire de *Filippe III*, en arabe, un manuscrit de l'an 976 contenant, en lettres d'or, les Evangiles, monument du règne de Conrad le Salique, etc. Puisant devant nous parmi les plus belles enluminures, un photographe braquait son objectif en liberté sur celles de son choix.

On ne risque rien d'emplir à l'avance ses poches de billon. (La monnaie blanche au-dessous d'un franc ne circule pas en Espagne). A chaque porte qui s'ouvre ou se referme — et le nombre en est grand — on change de guide particulier. Nouvel air, chaque fois, avec variations, de l'instrument nommé « pourboire » sur un motif connu, toujours le même, et avec accompagnement obligé. Cet accompagnement, vous le devinez sans peine, est celui du guide général que l'on reprend à chaque sortie et sans lequel on se perdrait dans un pareil labyrinthe. Ce guide m'a remis en mémoire que Philippe II, le fondateur de l'Escorial, y a vécu quatorze ans et y est mort dans une cellule où l'on a conservé les meubles qui furent à son usage. Ce sont quelques mauvaises chaises en X, deux petits bancs sur lesquels il appuyait sa jambe tourmentée par la goutte, et enfin, une petite table qui ne se vendrait pas un franc dans nos salles de vente.

Un volet de cette cellule s'ouvrait sur le grand

autel de manière à ce que le roi pût y voir célébrer les offices. Le lit s'enfonçait dans une ténébreuse alcôve qui ne prenait jour elle-même que sur un corridor.

C'est dans cet antre, sombre comme une caverne de voleurs, que mourut ce monarque dont l'âme était aussi laide que le visage. Je me permets cette réflexion en dépit du peintre qui a, quelque part dans l'Escurial, escompté le Jugement dernier en représentant un groupe d'anges introduisant *Filippe deux* au Paradis.

Ce sombre personnage, qui se vantait de gouverner la moitié du monde avec un pouce de papier, était plus moine encore que souverain; aussi le palais de l'Escurial est-il moins somptueux que le couvent. Il occupe le manche du gril sans paraître en être plus fier pour cela. Je n'y ai guère remarqué, comme dignes d'une mention, que des meubles et des planchers en fort belle marqueterie, ainsi que des tapisseries murales faites à Madrid d'après des tableaux de Goya que possède le musée de Madrid, et aussi d'après des modèles du temps de Charles III.

Ce qui m'a moins charmé, tout en m'étonnant davantage, c'est la profusion des pendules dont l'un des royaux occupants dut avoir la passion; on en compte jusqu'à quatre dans la même pièce. Ce n'est pas, comme on pourrait le penser, une collection spéciale d'œuvres d'art de diverses époques. Presque toutes appartiennent au mauvais style de l'Empire.

Malgré la tristesse de ce séjour, les souverains espagnols obéissent annuellement à la vieille coutume royale de venir s'y retirer pendant quarante jours.

Les jardins, que l'on aperçoit des fenêtres de la bibliothèque, ne donnent pas envie de s'y promener. Du buis entassé, tondu et découpé en sombres arabesques, couvre, à la mode espagnole, des carrés qui n'ont, pour les yeux, rien de réjouissant et qui sont ici en harmonie sévère avec le monument que ces jardins accompagnent. Au milieu de ces carrés, qui prétendent représenter des écussons royaux, des fontaines pleurent avec mélancolie sur la tristesse du lieu.

L'Escorial et ses beautés artistiques sont, incontestablement, d'un puissant intérêt. Toutefois, quand on a passé plusieurs heures dans cette cave de granit, aux sombres corridors, aux murs de trois mètres d'épaisseur, on est heureux de se retrouver en plein air. On boit avidement le soleil en parcourant le village qui domine le monastère, puis, en s'élevant sur la montagne qui domine le village.

Un ruisseau y murmure dans un vallon minuscule où des lavandières en jupon rouge lavaient leur linge. D'autres en étendaient les pièces sur les pentes, égayant, de larges points blancs, le vert sombre des pelouses.

Pour voir plus loin nous sommes montés plus haut, et plus haut encore, en nous rappelant la Suisse vers laquelle nous reportait cet admirable

panorama et surtout la neige qui couronnait les crêtes du Guadarrama. Un petit cours d'eau, non encore tari, brillait en bas à travers des arbres jusqu'alors sans feuillage. Au delà, l'immense plaine désolée, sans un arbre, sans un village; sans oiseaux et sans ramage... un désert, dont une tour isolée, triste comme un mausolée, fait ressortir la nudité davantage.

Tout au loin, l'apparence d'une ville : Valladolid, sans doute; puis, à l'extrême horizon, à *soixante-cinq kilomètres*, la silhouette, très visible, dans cette pure atmosphère, des montagnes de Santander se fondant peu à peu, avec le soleil couchant, dans l'azur rosé du ciel.

Au milieu du grand silence qu'on ne perçoit aussi bien que le soir, sur les hauteurs, des sons divers arrivaient jusqu'à nous. C'étaient les clochettes de bœufs gravissant, de leur pas pesant; les méandres de la côte, les cris et les coups de fouet d'un *mayoral* excitant son attelage de mules, et, encore, la voix prochaine d'une jeune fille chantant un air du pays, d'une mélodie traînante et vague comme une mélopée.

Pendant notre oublieuse contemplation, le soir tombait. La lune, dégagée de la montagne, éclairait le sentier direct qui conduit à la gare, dont les lanternes, en piquant la pénombre de leurs lumières, nous rappelait que l'heure du départ était proche.

. . . . .

En haut, la poésie du rêve !

En bas, et de façons diverses, la prose de la réalité :

Une mère, penchée près d'une lampe, interroge attentivement la chevelure dénouée de son enfant. A côté, une bruyante fabrique de chocolat, à la vapeur, exhale le parfum *sui generis* de ses produits. Sur le quai de la station, une femme, un panier au bras, arpente le terrain en glapissant, d'un ton traînard : *Chocolate de la fabrica de Tho...mas Lo...pez.*



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA

## VI

### MADRID

DANS L'ATTENTE D'UN SOULÈVEMENT. — PROVERBES ET DICTONS.  
SAN FRANCISCO. — MUSÉES, PALAIS, THÉÂTRES, ETC. — UN  
RETOUR DE COURSES — LE DOS DE MAYO. — USAGES DIVERS. — LA  
VIE A MADRID.

P. C. Monumental de la Alhambra y Generali  
CONSEJERÍA DE CULTURA

— Est-ce que vous partez pour Madrid, nous demanda, à la station, un Français qui y attendait le train devant s'y croiser avec le nôtre? Pour votre gouverne, j'en suis arrivé ce matin; j'y ai fui le soulèvement qui doit y éclater demain.

— Vraiment, lui dis-je! Est-ce du sol ou de la population?

— Vous en plaisantez. Il n'y a cependant pas longtemps...

— Oui, je sais.... mais, que voulez-vous? Une année, à propos de choléra, une autre sous prétexte de tremblement de terre ou de guerre civile, etc., on en arriverait à ajourner indéfiniment une excursion

comme celle-ci. Je ne cours pas au-devant d'impressions de voyages de ce genre, croyez-le bien ; mais, quant à des révolutions à jour fixe, je n'en ai cure !

Alors, — d'un ton de commisération : — Bon voyage et bonne chance, fit-il !

— Merci ; soyez tranquille.

En arrivant à Madrid le soir, je ne crus pas devoir convenir de prix à l'avance avec l'omnibus qui, en nous déposant à l'hôtel de Russie, exigea un *douro* pour sa course. Vaines réclamations ! L'interprète de l'hôtel nous apprit que nous avions pris un omnibus *privé* et que nous devions exactement les cinq francs exigés.

Le lendemain j'avais oublié notre pessimiste compatriote de la veille, lorsqu'en passant devant le Palais des Cortès j'appris qu'une cartouche de dynamite y avait éclaté près du poste. Ce n'était là qu'un de ces incidents journaliers de la vie publique auxquels on peut s'attendre un peu partout maintenant. On me fit voir la porte qu'avait franchie, près du Palais Royal, la troupe insurgée. Mais il y avait de cela déjà quelque temps. Chapitre d'histoire, ancienne de quelques mois.

Les rues étaient fièvreusement animées ; mais tout simplement parce que c'était jour de courses de taureaux. Je n'ai donc pas, en dépit de l'avertissement, d'émeute nouvelle à raconter. En conséquence, rien de bien nouveau à dire sur Madrid qui continue d'être, malgré ses 400,000 habitants, une capitale qui



serait pour nous d'un médiocre intérêt si c'était une ville française. Une ville étrangère, au contraire, a toujours, pour le voyageur, quelque chose d'étrange qui captive le regard à chaque pas, qui fait que l'on s'intéresse à une multitude de détails auxquels dans son pays on ne prêterait aucune attention.

Un proverbe espagnol, quoique un peu gascon d'apparence, est celui-ci : « La parfaite félicité est de  
« vivre aux bords du Manzanarès; le second degré  
« du bonheur est d'être en paradis, mais à la condi-  
« tion de voir Madrid par une lucarne du ciel. »

Le proverbe vise-t-il le Manzanarès quand il a de l'eau, ou quand il n'en a pas, état qui lui est aussi fréquent que le précédent? Nous l'ignorons. En tous cas, si cette félicité est vive, elle est courte, car c'est à Madrid surtout que l'on peut dire que « les morts vont vite. » On y meurt jeune. On prétend que quand on y atteint soixante ans on est traité de vieillard. Le climat est cependant loin d'être insalubre; mais à cause de son altitude élevée (1) les variations de température sont très grandes. On y éprouve en hiver des froids très vifs et, en été, des chaleurs accablantes.

Aussi, si Philippe II a voulu faire de Madrid la capitale de l'Espagne, de préférence à Tolède, à Cordoue, etc., c'est surtout à cause de sa position cen-

---

(1) Madrid, à une altitude de 655 mètres, est la plus élevée des capitales de l'Europe.

trale. Il espérait que la capitale nouvelle d'un royaume nouveau, en n'éveillant aucune jalousie des autres villes historiques de la Péninsule, contribuerait à donner aux royaumes, réunis en une seule Espagne, l'homogénéité qui a toujours manqué à cette dernière et qui lui manque encore.

\* \* \*

Madrid, capitale sans passé, sans histoire, et, comme conséquence, presque dépourvue de monuments, a tenté en vain d'en compenser l'absence par des dictons populaires aussi gascons que le proverbe que j'ai cité. P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife

▲ Nous disons: il n'y a qu'un Paris! On nous répond là-bas: *No hay sino un Madrid* « il n'y a qu'un Madrid. » Puis: « Qui dit l'Espagne dit tout! » « Madrid seul est une Capitale » et mieux encore: « Où se trouve Madrid, le monde doit se taire! »

C'est infiniment trop dire. Madrid, au contraire, est connue comme la ville la moins intéressante du royaume.

On peut, quand même, y employer très fructueusement plus de temps que dans aucune autre. On n'y voit point, c'est vrai, de nombreux palais ni de beaux squares, peu ou point de monuments artistiques. On n'y compte guère plus de deux ou trois rues bordées de riches magasins. Sa célèbre *Puerta*



MADRID

JUNTA DE ANDALUCÍA

Anatomía y Generalife  
CULTURA

C.V.

*del Sol* est surfaite et ne vaut que faute de comparaison possible avec une place plus belle. C'est le point central, vivant, grouillant, d'où, autour d'une fontaine jaillissant en gerbe, partent tous les omnibus et les tramways.

Ce qui est surprenant, c'est que dans ce royaume où abondent les églises renommées, sa capitale jusqu'ici n'en possédât aucune de quelque valeur. Elle peut enfin s'enorgueillir aujourd'hui d'un temple magnifique, San-Francisco, dont l'inauguration est récente. Son histoire me paraît mériter d'être racontée d'une façon sommaire.

Cet ancien couvent de moines franciscains a été fondé par saint François d'Assise lui-même. Le saint, qui avait construit un ermitage sur les bords du Manzanarès, ayant reçu des Madrilènes le terrain nécessaire à l'érection d'un couvent, celui-ci fut bientôt élevé et fut l'objet de la prédilection des familles nobles de Madrid. Son église reçut le dépôt du sépulcre de la reine doña Juana et de celui du fameux marquis de Villena. Démoli en 1761, un autre Francisco — de las Cabezas — en fut le premier architecte auquel succéda en 1770 don Antonio Plo, puis un troisième Francisco, Sabatini.

San-Francisco, temple le plus grandiose de Madrid, merveille d'architecture, le préféré des rois d'Espagne, fut choisi par Joseph Bonaparte comme salle des séances des Cortès lorsqu'il voulut les réunir d'après la constitution votée en 1808 à

Bayonne. Il a eu le même sort que notre église Sainte-Geneviève; la Constituante de 1837 fit, de San-Francisco, un Panthéon qui rappelle le nôtre, autant par sa coupole que par ses fresques dues à tous les grands artistes modernes de l'Espagne.

La grand'porte sculptée de cette église revenue à sa destination primitive, a coûté 180,000 francs et chacun de ses bénitiers 70,000 ! On peut en inférer le degré de richesse décorative que ce monument, dans un temps donné, pourra atteindre.

\* \* \*

Madrid a peu de promenades et moins encore de jardins publics. Le *Prado* doit sa renommée à l'affluence de la haute société qui s'y presse dans les beaux jours et surtout dans les belles soirées de l'été. Aussi nomme-t-on « le Salon » la partie la plus fréquentée, entre la porte monumentale d'Alcala et la rue la plus passante : San-Geronimo.

La grande attraction de Madrid, ce sont ses musées. Son musée royal de peintures, moins complet, au point de vue historique et chronologique, que notre Louvre, l'emporte sur ce dernier comme valeur artistique. Tout naturellement l'école espagnole y brille au premier rang et de telle sorte qu'on ne la connaît pas avant de connaître le musée de Madrid.

J'y ai admiré la puissance farouché de Ribeira, la

grâce idéale et l'éclat de Murillo, le peintre favori, entre tous, de sa nation, puis le plus moderne et aussi le plus national des peintres espagnols, Goya, ce créateur d'un genre à lui où les ombres les plus noires côtoient les couleurs les plus lumineuses.

En apprenant à le connaître au musée de Madrid, j'ai fait la réflexion qu'il devait tenir son pinceau comme l'un de ses personnages tient un poignard.

Quant à Velasquez, dont les portraits sont en si haute estime, j'avoue, à ma honte, que je n'ai pas su les apprécier. Je fais allusion surtout à la collection des trop nombreuses têtes de toute la famille des Philippe, toutes d'une laideur repoussante, mais incontestablement d'une ressemblance frappante car j'y ai reconnu le *Filippe II* de l'Escurial comme j'eusse pu le faire d'une vieille et vilaine connaissance.

C'est plat et c'est terne, en apparence inachevé ; en somme, ce que les connaisseurs nomment des « tons sourds » auxquels je n'entends rien.

En revanche, quelle fête des yeux que cette salle entièrement remplie de toiles de Teniers, mais d'un Teniers qu'ignorent et notre Louvre et même les musées flamands, un Teniers aux tons clairs avec toute l'histoire de Renaud et d'Armide et de nombreuses scènes mythologiques.

Nous possédons une belle collection de Rubens. Le souvenir le plus intime qu'on a pu en conserver est relégué à un arrière-plan, lorsqu'on a le bonheur

de contempler ici une réunion surprenante de chefs-d'œuvres du grand maître de l'école flamande.

Les galeries de peinture (les plus riches de l'Europe, dit M. Viardot) priment de beaucoup évidemment le musée de l'étage inférieur : sculptures et objets d'art.

On ne saurait cependant passer ce dernier sous silence. Sans être riche en sculptures, il en renferme quelques-unes de remarquables ; plus, quantité d'objets de haute valeur : mosaïques, tables incrustées de pierres précieuses, trouvailles de Pompéï, etc.

Quant à l'*Armeria*, elle est digne de sa renommée, ce qui n'est pas peu dire. En entrant dans la vaste salle qui la contient, on reste ébloui sur le seuil.

▲ Vingt-quatre cavaliers, une immense lance de tournoi au poing, sont disposés comme un escadron en colonne, montés sur des chevaux bardés de fer de la tête à la croupe. Leurs armures, damasquinées, ciselées, les plus splendides qui soient jamais sorties de la main de l'homme, ont protégé, dans les batailles et les tournois, Philippe II, Charles-Quint, Emmanuel Philibert, Christophe Colomb, etc. J'ai compté cent trente-trois armures complètes de guerriers à pied, d'un travail inouï et d'une valeur historique inappréciable.

On ne saurait s'arrêter indifférent devant l'épée colossale de Roland, devant celles du Cid et de Gonzalve de Cordoue.

Ce musée possédait également celle que rendit, à son vainqueur, François I<sup>er</sup>, à la bataille de Pavie, alors que tout était perdu « fors l'honneur ». Napoléon, en 1815, en a obtenu, de l'Espagne, le cadeau à la France au profit de notre musée d'artillerie. On n'en montre donc plus à Madrid que la reproduction.

Parmi les innombrables pièces précieuses de ce musée sans rivaux, j'ai noté les pistolets à deux coups de Charles-Quint; un bouclier incrusté de pierres fines offert, en 1603, par le duc de Savoie à Philippe III; une bannière de la bataille de Lépante dont Philippe II apprit la victoire dans sa stalle de l'Escurial.

A côté de têtes orientales du xiv<sup>e</sup> siècle, on est tout surpris de voir des armes signées par notre armurier François Gastine Reinette. Ce furent celles du prince des Asturies, depuis, Alphonse XII. Elles sont accompagnées de son livret militaire.

Quantité d'armures et de cottes de mailles portaient encore la trace de l'incendie qui a failli, le 9 juillet 1884, mettre à néant la plus belle collection de ce genre, peut-être, que l'on connaisse en Europe.

Pour la visiter je m'étais muni trop tardivement de l'une des cartes que l'on délivre aux étrangers à l'intendance des domaines de la Couronne, dans les annexes du palais du roi. Ma carte n'étant valable que pour le lendemain (après notre départ) je dus,



pour forcer une consigne sévère, recourir à une éloquence franco-espagnole qui n'obtint difficilement gain de cause qu'appuyée *crescendo e molto*, de toutes les séductions du pourboire.

Je me suis tout particulièrement applaudi de ce succès, lorsque, après avoir admiré en courant, d'abord, en recommençant ensuite, n'ayant encore rien vu alors que j'avais tout regardé, j'ai pu conclure, de cette visite de trois heures, que je n'avais vu nulle part encore aucune *Armeria* comparable à celle de Madrid.

Une collection non moins intéressante et non moins rare, c'est celle des chevaux et équipages de la Couronne, qu'il est d'autant plus utile de signaler que le guide de Lavigne n'en dit pas un mot. Les écuries contiennent près de trois cents mules et autant de chevaux, dont plus de soixante pour la selle, un vrai régal, en conséquence, pour les connaisseurs.

Le plus petit des chevaux de selle, un poney des îles Philippines, porte sur la croupe six *cerdas*, ou signes ineffaçables, constatant autant de premiers prix de courses. Son dernier triomphe a été remporté contre un fort cheval qui n'a pas survécu à sa défaite. La distance à parcourir — cinq lieues d'Espagne, de chacune cinq kilomètres et demi, — a été franchie par ce roi des coureurs en vingt minutes. Sur le doute que j'exprimai qu'un cheval quelconque pût courir à la vitesse d'un train-vapeur, ce dire me

fut confirmé comme étant d'une exactitude rigoureuse.

— Celui-ci, nous dit le palefrenier-cicerone, en nous signalant un poney de dix ans, était la monture favorite d'Alphonse XII.

Des galeries à perte de vue renferment les harnachements de toute cette cavalerie et les costumes, sur mannequins, du personnel affecté à leurs emplois. Parmi ces derniers, celui destiné à la conduite de la Cour aux courses de taureaux prime tous les autres.

Les équipages, en nombre prodigieux, ne comprennent pas seulement des voitures historiques d'une richesse inestimable, mais aussi tous les spécimens les plus parfaits de la carrosserie moderne ; c'est dire que la France en a fourni la majorité.

Parmi les premiers, on remarque une calèche fermée, entièrement noire comme une voiture de deuil. Aucun ornement métallique n'éclaire ses panneaux d'ébène sculptés, comme ses brancards, avec un art achevé. Ce fut dans cette funèbre voiture que Jeanne la folle promena vingt ans, avec sa douleur, le corps de l'époux bien-aimé dont elle refusait de se séparer, Philippe d'Autriche.

Quantité d'autres musées de premier ordre et de galeries particulières sollicitent, à Madrid, le voyageur qui n'est pas pressé.

Le Palais-Royal, dont l'extérieur est imposant, mérite une visite qui n'est possible que lorsque la

Cour en est absente. Seuls, ses abords sont gardés; ailleurs on ne voit pas de sentinelles, pas même d'agents de police, sans que l'on paraisse, pour cela, s'en trouver plus mal.

\* \* \*

Relativement à sa population, Madrid possède un nombre considérable de théâtres, tous très courus, dans six desquels, au moins, on joue l'opéra ou l'opérette: le Théâtre Espagnol, le Théâtre Princesse, les Variétés, la Zarzuela, l'Eslava et l'Alhambra.

Le premier menaçait ruine et devait, dit-on, être démoli. On l'appelait jadis le *Corral de la Pacheca*, du nom de sa propriétaire, Pacheca. A son origine on y jouait de jour. Les spectateurs y assistaient debout dans la cour, abrités du soleil par un velum. Il ne fut constitué définitivement qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, sous Philippe IV.

L'entrée en était alors de vingt-cinq centimes de notre monnaie actuelle. Un incendie l'ayant détruit en 1804, il a été reconstruit en 1849. C'est sur sa scène qu'ont régné pendant trois siècles Calderon et Lope de Vega, tous deux ecclésiastiques.

Le premier, plus fécond à lui seul que plusieurs de nos plus productifs auteurs ensemble, a composé, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à quatre-vingts ans, plus de *mille pièces*, tragédies et autres!

Quelle mine de traduction et d'adaptation, (sans compter tant d'autres auteurs anciens ou modernes) que le théâtre espagnol, d'une hygiène morale si élevée, d'une couleur et d'un goût si purs ! Nous n'en ignorons pas moins les beautés. Au contraire, l'Espagne traduit et joue nos comédies les moins saines et surtout nos opérettes les plus extravagantes. Signe des temps !

La saison, malheureusement pour nous, était close comme opéra, au Théâtre Espagnol, l'une des premières scènes lyriques de l'Europe. La *Zarzuela* elle-même, était fermée. J'y eusse volontiers entendu la composition dont le théâtre a pris le nom et qui, rappelant *l'Olla podrida*, est un composé substantiel et national de musique, de chant, de vers et de prose, de drame, de comédie, de vaudeville et de danse.

Nous n'avons pu connaître que le petit théâtre d'*Eslava*, commençant, comme les autres, à huit heures et demie, et où l'on donnait encore une pièce qui a eu à Madrid un immense succès, *la Gran Via*.

C'est une protestation amusante, agrémentée d'une gentille musique, contre la démolition de certaines petites rues au profit d'une *grande voie*.

On donnait, ce soir-là, à l'*Eslava* quatre petites pièces, ou *function*, divisant, proportionnellement à leur durée, le prix d'entrée du spectacle. Cette mesure, fort intelligente et non moins pratique, est

aussi avantageuse au directeur qu'au public. Tel aime à se coucher de bonne heure ou à compléter ailleurs sa soirée. Telle pièce convient à celui-ci qui déplaît à celui-là; ce qui fait que tous deux se privent de l'ensemble, s'il leur est imposé.

Le Français copie difficilement ce qu'il pourrait emprunter de bon ailleurs; aussi n'a-t-il pas eu recours jusqu'ici à ce *modus vivendi* que j'ai vu également appliquer avec succès en Angleterre, en Italie, etc., ce qui prouve que ce système n'est pas sans valeur et qu'il mériterait tout au moins chez nous une tentative d'acclimatation.

Parmi les théâtres de Madrid, on compte une arène avec mille places pour les combats de coqs, qui y sont en grand honneur, et une autre, cela va sans dire, pour les courses de taureaux. Le magnifique cirque de *Toros* contient 12,400 spectateurs. A ceux que ce dernier spectacle ne saurait tenter, je recommande, s'ils peuvent y assister, la vue d'un retour des courses, notamment en avril au début de la saison. C'est autre chose que le retour du grand prix de Paris.

Pour en jouir, nous prîmes place près de la porte monumentale d'Alcala, dans l'une de ces buvettes madrilènes dont le luxe absent ne coûte rien, mais qui, en échange, débitent, pour un prix infime, aux consommateurs, des boissons nombreuses, fraîches ou glacées, *freschita come la nieve*, exquises!

Ce fut un spectacle inénarrable.

Semblables à deux rives mouvantes d'un fleuve en courroux, les bas-côtés de l'immense voie en pente d'Alcala se couvrirent d'une foule serrée, grouillante, de têtes et de costumes hétéroclites. Au milieu se déversait un flot progressif, tumultueux, de cavaliers, d'équipages, d'omnibus, de véhicules de tous genres, se poursuivant follement par quatre et cinq voitures de front à la fois.

Ce qui donnait un cachet particulier à ce défilé, c'était la quantité des attelages de quatre, cinq et six mules caracolant au galop, toutes pomponnées de houppes et de rubans omnicolores, et accompagnant, de leurs grelots, les coups de fouet du conducteur et les cris d'une foule en délire.

Des acclamations enthousiastes accueillaient, sur leur passage, les premières *Espadas* de l'Espagne : Frascuelo, Lagartijo, Mazzantini, en calèches découvertes, éblouissants dans leur tenue de combat. Avec eux, les acteurs de second ordre des courses : les *chulos*, les *picadors*, les *banderilleros*, les *alguazils*, tous en costume de la plus grande richesse, les *chulas* en robes de couleurs voyantes, les Madrilènes, l'éventail à la main et des fleurs dans les cheveux comme à une soirée dansante, donnaient à ce torrent humain une gaîté et une couleur locale dont on ne peut se faire l'idée qu'à la condition d'avoir été témoin d'un tel spectacle.

\*  
\* \*

En rentrant en ville par le Prado, nous avons vu l'Obélisque du *Dos de Mayo*, mais de loin, comme un Français peut se contenter de le faire, car il a été élevé en réprobation de l'invasion française. Tous les ans, le 2 mai, depuis 1808, toutes les opinions de la Péninsule s'unissent dans un même sentiment, l'amour de la patrie, pour rappeler, par une procession civile et une fête funèbre, l'insurrection qui fut le prologue de la guerre de l'Indépendance.

En sa qualité d'italien, M. de Amicis (1) en décrivant longuement cette cérémonie, a imputé aux Français la responsabilité de cette journée qui, dit-il, « remplit l'Europe d'horreur et fit éclater la « guerre de l'Indépendance. » Il eût été plus impartial de rappeler à ce sujet que ce fut le peuple de Madrid qui commença le massacre en s'insurgeant et en égorgeant nos soldats sans armes, ce qui fut cause des représailles qui en furent la conséquence malheureuse mais explicable. Il eût pu ajouter que cette insurrection, quoique patriotique, eut pour motif le refus de la Junte de laisser partir de Madrid

---

(1) L'Espagne.

l'infant Don François dont le père avait renoncé à la couronne d'Espagne pour lui et les siens. Napoléon n'y fut pour rien ; quant à Murat il ne fit que son devoir en réprimant la sédition. Si donc, comme le prétend M. de Amicis, « l'Espagne a rejeté toute « la responsabilité de la guerre et des massacres qui « l'amènèrent, sur Napoléon et sur Murat », elle a eu tort. Les chiffres sont d'ailleurs plus éloquents que les récits des historiens. Les insurgés n'eurent que 104 hommes tués et 54 blessés ; les Français perdirent plus de 500 hommes.

On revient volontiers à la Porte du Soleil, *la Puerta del Sol*, dont l'animation redouble à l'heure de la vente des journaux annoncés par les cris assourdissants de leurs vendeurs. C'est de là que partent les diverses lignes de tramways. On remarque à l'arrière de ces derniers un écriteau : *completo*, mais au repos éternel, concession à perpétuité faite à la rigueur, bien peu rigoureuse ici, des règlements. Quand l'intérieur est plein, on s'entasse sur la plate-forme autant que l'on peut y tenir. Quand le marche-pied, lui-même, est occupé, on en conclut, sans nécessité d'écriteau, qu'il n'y a plus de place.

Les voitures de place qui sont libres arborent une petite enseigne qui se lit de loin : *Se aquila* — A louer. — Que n'oblige-t-on à Paris les cochers à pratiquer cette excellente mesure ?

Un autre usage en pratique à Madrid, et que je trouve ingénieux, c'est le mode d'informer le pas-



sant des locations d'appartements mises à son service. Toute maison possède un ou plusieurs balcons. Or, si l'on aperçoit, au milieu de ces derniers, un carré de papier ou de calicot blanc, c'est l'indice certain qu'il y a, au même étage, un appartement à louer. S'il ne s'agit que d'une chambre, le même signe occupe l'angle du balcon. Cela se voit à distance et se comprend sans nécessité de « parler au concierge. »

Si, à ce même balcon, on aperçoit une forme féminine accoudée, ce qui est fréquent, surtout le soir, cela est un autre signe, mais qui indique tout simplement que, selon l'usage du pays, on regarde le monde passer en prenant l'air. Honni soit donc qui mal y pense !

Ce coup d'œil m'en fait jeter un autre en arrière sur un usage d'autrefois touchant la construction des maisons.

Le premier étage en appartenait *ipso facto* au roi qui pouvait le vendre ou le louer, à moins que le propriétaire ne prît le parti de racheter ce droit du seigneur, ce qui avait lieu le plus souvent.

J'ai eu occasion de constater, plus d'une fois, que notre réglementation à outrance et notre bureaucratie excessive ne font pas partie des institutions que l'Europe nous envie. L'Espagne pêche plutôt par excès contraire. Son organisation administrative est loin d'être un modèle. Ainsi, en ce qui concerne la poste et le télégraphe, il est bon de mettre

l'étranger en garde contre les surprises désagréables qui l'attendent.

Pour n'avoir à m'adresser qu'à un seul bureau, je m'étais fait envoyer mes lettres et dépêches *poste restante*. N'ayant qu'une connaissance très embryonnaire de la langue espagnole, ce ne fut qu'avec difficulté que je pus me faire comprendre de l'employé qui ne savait pas un mot de français. Sa réponse étant pour moi de l'hébreu, je demandai à haute voix, au milieu de cinquante personnes dans le bureau, si l'une d'elles comprenait le français ?

Aucune n'en saisissait un mot. Je dus courir à la recherche de l'interprète de l'hôtel. Lorsque je réussis à le découvrir et à l'amener à la rescousse, faute d'avoir compris le renseignement qui m'avait été donné, j'arrivai trop tard. Il était 4 h. 1/4, et à Madrid la poste restante, *apertados y lista*, n'est ouverte que de midi à 4 heures. Après la fermeture du bureau, on jouit d'une variante du supplice de Tantale en apercevant sa lettre ou sa dépêche sous verre, dans un cadre fermé à clef, où elle restera exposée jusqu'au lendemain à midi...

L'employé porteur de la clef était parti !

Vainement pendant deux heures je fis toutes sortes de courses et de démarches pour le rencontrer. Je devais retarder mon départ de vingt-quatre heures pour obtenir mon télégramme, ce qui pouvait être le payer bien cher, ou l'abandonner, et en subir toutes les conséquences. J'éprouvais une violente envie de

m'en emparer, après un coup de poing dans la vitre; mais, en recourant à ce moyen extrême, je risquais d'être, à mon tour, mis sous clef comme un simple télégramme.

Dans une capitale de 500,000 habitants, cela se passe de commentaires !

L'interprète, notre compatriote et concitoyen, m'ayant offert de tourner la difficulté par l'offre de ses services, il fut convenu qu'il m'adresserait la malheureuse dépêche le lendemain, en gare à Cordoue !

Avant de quitter Madrid, il me reste à dire quelques mots sur le mode de vivre des étrangers qui n'y séjournent que quelques jours. La ville n'étant pas grande, on prend le plus généralement ses repas à l'hôtel, en réglant son compte à la journée, laquelle comprend le prix des repas, que l'on en fasse usage ou non. Les prétentions de l'hôtelier à ce sujet vont quelquefois très loin. C'est ainsi que l'un de mes amis, descendu à l'hôtel des Ambassadeurs, ayant réclamé, le soir, sa note, pour partir le lendemain matin, on prétendit que la nuit entamait une nouvelle journée; il devait donc payer, au lieu d'une nuit supplémentaire, un jour complet, *repas compris*, de 10 fr. Sa résistance à pareille exaction n'obtint gain de cause que contre sa menace de quitter immédiatement l'hôtel pour aller passer ailleurs la dernière nuit de son séjour.

Il résulte de ce qui précède que les restaurants

sont rares à Madrid. Cette rareté n'exclut pas une remarque qui leur est toute spéciale. J'avais cru jusqu'alors, comme tant d'autres, que Paris était la ville d'Europe où l'on pouvait dîner au prix le plus bas, et, à prix fixe, au prix le plus élevé. Erreur! Madrid m'a surpris, sous ce rapport, par des extrêmes infiniment plus distancés. Ainsi, on y peut faire un repas complet pour cinquante centimes et un festin pour un franc. On réalise ce prodige, au profit de la classe ouvrière, en faisant venir directement, et sans intermédiaire, les jambons de l'Estremadure, le poisson de Santander, les œufs de Léon et la viande des montagnes de Castille.

On y peut dîner aussi tous les jours, de sept à huit heures chez Lhardy au prix fixe de *vingt francs* par couvert, « vin compris » ajoute l'annonce.

## VII

### CORDOUE

DE MADRID A CORDOUE. — ENTRÉE EN VILLE. — CORDOUE ANCIENNE  
ET MODERNE. — LA MOSQUÉE. — L'ALCAZAR.

Ce que c'est, pourtant, que l'imagination ! De Maistre l'a bien nommée : La Folle du logis ! — La mienne battait la campagne en partant pour l'Andalousie, cette contrée idéale que les poètes ont mise en vers et les compositeurs en musique. Existait-elle, seulement ? Les écrivains ont à leur service tant de nuances chatoyantes sur la palette de leur fantaisie, que nous ne pouvons nous étonner si, à l'occasion, « ils nous en font voir de toutes les couleurs. »

Il y avait une fois une Andalousie (c'est indiscutable, me disais-je, si toutefois cela fut vrai) où le ciel, toujours pur, rimait implacablement avec azur, où les femmes, toutes ravissantes, enflammaient les cœurs, brûlaient les yeux et même les doigts, comme des Andalouses qu'elles étaient ; un pays enfin, où,

au milieu d'une nature enchanteresse, l'on dînait d'un rayon de soleil et l'on soupaît d'un air de mandoline !

Pendant que je me demandais s'il pouvait subsister encore quelques vestiges de cette Andalousie du passé, et jusqu'à quel point nos espérances pourraient être déçues, on dormait près de moi. Horreur ! on ronflait même, sans égard pour le voisinage du Tage dont je guettais avidement la traversée, de ce fleuve du Tage « aux bords heureux » selon la célèbre romance de jadis.

Par delà les bords heureux on dormait encore lorsque mes exclamations éveillèrent mes voisins. L'aube naissante colorait alors un double sommet neigeux de la Sierra Morena au-dessous duquel des traînées de vapeurs estompaient les pentes. Nous courions bruyamment entre des murailles de roche contournées comme des tourelles en ruines ou taillées en dents de scies. Mille profils divers, capricieux, fantastiques, s'éclairaient, sous les feux du soleil levant, de fauves reflets. Les tunnels multipliés débouchaient sur des cavernes et des précipices, insondables témoins, si nous en croyons Cervantès, des culbutes que Cardenio, l'un des personnages de Don Quichotte, fit, en chemise, sur les roches de la Sierra, en expiation de ses péchés.

Les vapeurs qui s'étaient épaissies au sommet de la chaîne, couvraient d'un voile épais le tableau présenté sur la pente méridionale. Nous croyions, tous,

le beau temps compromis et l'effet scénique perdu ; mais, soudain, le train, en descendant rapidement, émergea dans une atmosphère lumineuse, en vue d'un ciel bleu foncé. Les montagnes s'écartèrent, en même temps que se profilaient à droite, dans le lointain, les formes vaporeuses des monts *Sigura*.

Les stations sont extrêmement rares. De loin en loin une maison de garde, pour veiller sur la voie dans ces parages autrefois infestés de brigands. Pas un village, pas de culture... Enfin, les arbres grandissent. Les oliviers reparaissent, mais, cette fois, garnis de leur feuillage grisâtre, mélancolique, qui fait qu'en voyant des oliviers je me suis posé cette question : leurs troncs se sont-ils tordus de la douleur d'avoir donné naissance à pareil feuillage, ou bien, celui-ci a-t-il blanchi du chagrin d'accompagner un arbre aussi tordu ? Un olivier est triste ; un bois d'oliviers est navrant et n'est pardonnable que parce qu'il produit des olives, beaucoup d'olives !

Ah ! voici du nouveau ! Un bois de pins parasols. Cela, c'est superbe, et c'est rare. Figurez-vous, quant aux troncs, une forêt de mâts de cocagne. Pas une branche jusqu'à la hauteur de cinq ou six mètres, à partir de laquelle les rameaux, épanouis comme une carcasse d'ombrelle, portent un dôme de verdure qui va rejoindre le voisin.

Après le premier village andalou, *Santa Elena*, les produits du pays apparaissent : du blé, de la vigne, des figuiers... et des Andalouses, au teint

bruni; pas toujours, heureusement, car l'Andalouse au teint bruni, c'est la paysanne hâlée par le soleil. Les autres sont blanches comme du lait.

Un peu avant Cordoue apparaissent, sur les bords des chemins ou de la voie, des touffes d'aloës dressées comme des poignées de lames de sabres. On se sent réellement ici loin de la France. Tous les costumes, même celui des gendarmes, se sont modifiés. Les maisons, blanchies au lait de chaux, percées de petites fenêtres carrées, découpent sur le ciel indigo leur collerette tuyautée de tuiles grises. Leur nombre croissant annonce la proximité d'une ville. Une rivière jaune à traverser, aussi poétique de nom que prosaïque d'aspect: le Guadalquivir, et nous sommes à Cordoue, ville ramassée, sans aspect extérieur, sans monuments élevés, sans clochers saillants.

Conduit, à la descente du train, devant le chef de gare pour lui demander s'il avait reçu un télégramme à mon adresse, je m'y rencontraï avec un Français et sa femme réclamant leur malle égarée. Notre insuccès commun et notre commune nationalité furent un premier trait-d'union que devait bientôt « corser » une situation pénible. En sortant de la gare nous fûmes assaillis par une tourbe de portefaix, de commissionnaires et de cochers, chacun essayant de nous arracher nos colis des mains. Je crus m'en débarrasser en vociférant le nom de l'hôtel de notre choix: *Oriente!* Vain espoir! Cent voix nous crièrent: *por aqui* (par ici). Mon compagnon les



admonestant en italien : *Basta, Basta*, pendant que j'écorchais, à tue-tête, le peu d'espagnol de mon répertoire, et la foule grossissant de plus en plus autour de nous, nous finîmes, en l'absence de toute police et de toute protection, par nous faire justice nous-mêmes. Nous servant de nos valises comme du bélier antique, au hasard dans le tas, nous fîmes une trouée dans le rempart vivant qui nous encerclait, parvînmes à une voiture particulière et enfin à l'hôtel !

Dans des conditions semblables on fait vite connaissance. Notre voisinage à table, en face d'un dîner que n'auraient pas désavoué nos hôtels français, acheva une entrée en relations qui avait débuté d'une façon si bizarre ! Aussi, résolûmes-nous de ne pas nous quitter pour explorer Cordoue.

La tradition populaire, fille de l'imagination des poètes arabes, s'est généreusement exercée à propos de la « Perle de l'Occident » *Cordoba*, ainsi que la nomment encore les Espagnols, du même nom que lui ont donné les Maures. Elle aurait compté, du temps de ces derniers, 200,000 maisons, un chiffre fantastique de palais, 30,000 mosquées, 900 bains, 12,000 villages pour faubourgs, etc.

Nous n'en croyons pas un mot. D'ailleurs, on peut se convaincre facilement que ce n'est là qu'un conte arabe. Il suffit, pour cela, de faire le tour de la ville en constatant l'étendue qu'elle avait sous les Maures, ce qui est facile, les vestiges de l'antique enceinte sarrazine existant encore.

Il y a, dans chaque ville, un bâtiment, sinon un monument, qui est le cauchemar des touristes, quelle que soit son architecture. — C'est l'hôtel des postes. C'est par lui que nous dûmes débiter, selon notre invariable usage, mais sans y trouver un seul employé, lequel, dit-on à notre cicerone, n'apparaît à son bureau qu'à l'arrivée et au départ d'un unique courrier quotidien. Puisqu'il en est ainsi dans une ville de 42,000 âmes, prenez bonne note, voyageurs, mes frères, de ne pas recourir, en Espagne, à la poste restante. Le premier nom d'hôtel venu est, de tous points, préférable.

La grande attraction de Cordoue, c'est sa mosquée. Sur son emplacement, un temple, dédié à Janus, avait été bâti sous les Romains. On en a eu la preuve par diverses inscriptions trouvées sur des fûts de colonnes, dans le cloître aujourd'hui planté d'orangers.

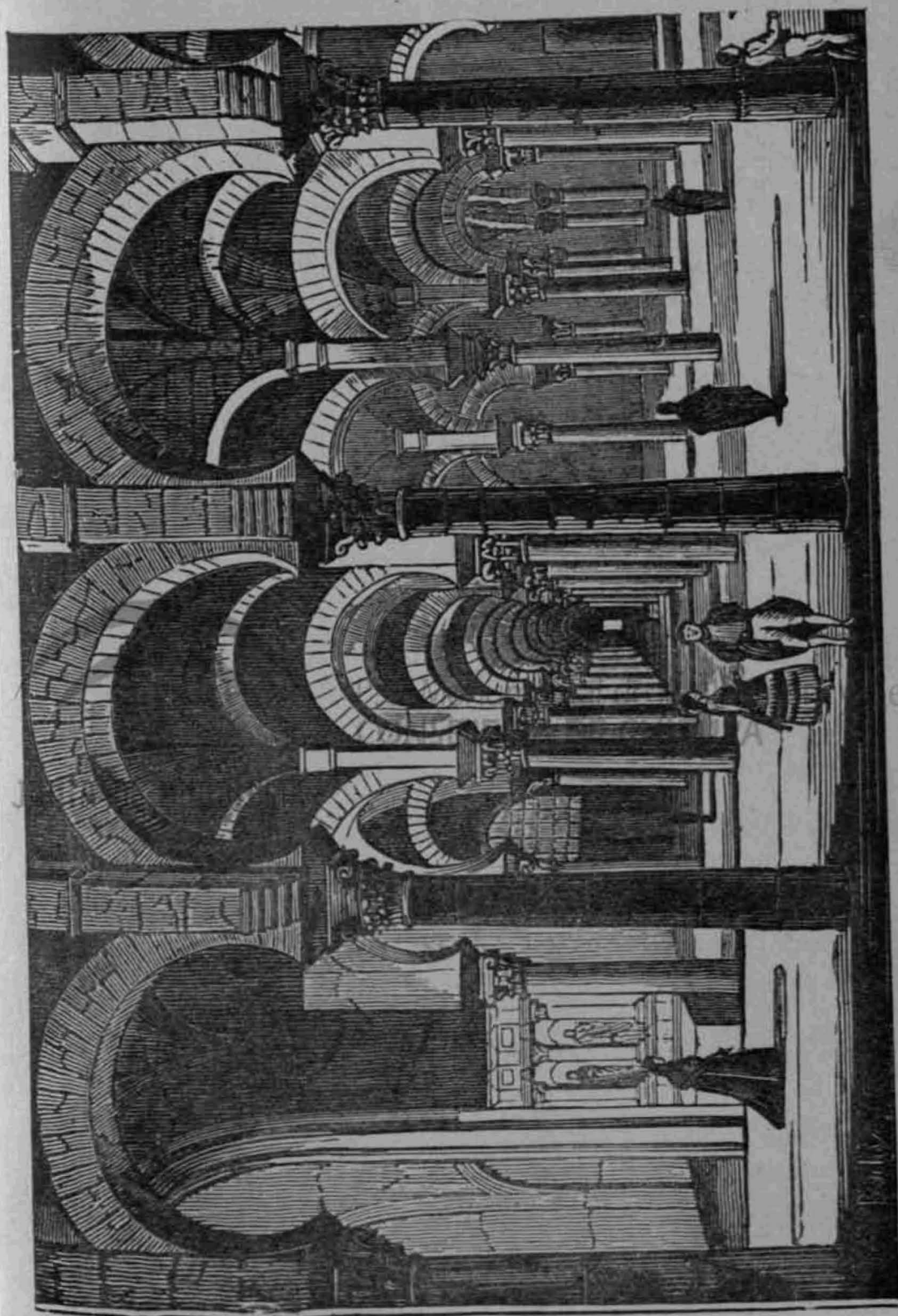
Ces colonnes étaient des pierres milliaires appartenant à la série de celles qui, sous le septième consulat d'Auguste, indiquaient le chemin de Cordoue (*Colonia patricia*) à la mer. Le sultan arabe Abderrhaman, après sa conquête, détruisit ce temple et utilisa ses matériaux, y compris ces précieuses colonnes, en élevant, à sa place, la mosquée actuelle. Les abords de celle-ci n'ont rien de flatteur. On longe une haute muraille jaune jusqu'à une tour arabe, très curieuse, près de laquelle on pénètre dans une grande cour plantée d'orangers dont les fleurs semaient le sol

caillouté en mosaïque. Cette cour traversée, on entre dans la mosquée dont l'extérieur n'a rien de remarquable. Nous ne nous attendions à aucune surprise, ayant tous, gravée dans la mémoire, la reproduction photographique que tout l'univers connaît. Néanmoins, nous fûmes, tous quatre, stupéfiés. En effet, il n'est pas de photographie, pas de description qui puisse rendre l'impression que l'on éprouve au milieu d'une forêt de huit cent-cinquante colonnes, de marbres antiques les plus beaux, surmontées d'arceaux mauresques en fer-à-cheval. Au fond de l'allée, ou nef, la plus large, les colonnes, en se resserrant, donnent accès au *Mihrab* ou sanctuaire de la mosquée.

C'était là qu'était déposé le Coran, couvert d'or et de pierres précieuses, écrit entièrement de la main d'Otman. L'affluence des pèlerins qui venaient en faire sept fois le tour était tellement continuelle, que l'on peut remarquer l'usure circulaire qu'ont subie les dalles. Des plaques de marbre sculptées revêtaient les côtés de l'octogone de la chapelle. Les sculptures en ont presque disparu, par la même cause de frottement.

La demi-obscurité de ce merveilleux sanctuaire est regrettable, car on n'en peut distinguer qu'imparfaitement la riche ornementation, le travail d'un fini achevé, et, surtout, son incomparable mosaïque.

C'est donc « avec les yeux de la foi » qu'il faut surtout admirer ici ; non pas la foi en l'Islam, mais



CATHÉDRALE DE CORDOUE

entraine

en Théophile Gautier qui a décrit le Mihrab de façon à nous prouver qu'il voyait bien des choses que nous autres, profanes, ne saurions apercevoir. Nous en sortons par une chapelle qui en forme le vestibule et où l'on remarque un autel en faïence, d'une grande valeur artistique.

Les perspectives des allées qui se croisent en tous sens sont surprenantes et le seraient davantage si l'on n'avait eu l'idée malencontreuse, sous Charles-Quint, de construire une église au milieu de la mosquée, en en plâtrant les magnifiques chapiteaux, ou plutôt en emplâtrant soixante-trois de ses colonnes. Cette « verrue architecturale », comme l'a appelée Théophile Gautier, est donc des plus regrettables, bien qu'elle ne soit rien de moins qu'une splendide cathédrale remplie de merveilles artistiques dont la seule énumération exigerait plusieurs pages.

Je dois, toutefois, citer les soixante stalles du chœur (du seizième siècle) par ce motif que j'en voyais, pour la première fois, de supérieures, comme richesse de sculpture, à celles de la cathédrale d'Amiens.

Pour donner quelque idée de l'immensité de la Mosquée de Cordoue, il suffit de rappeler que sa cathédrale centrale, qui a 65 mètres de longueur, n'occupe que l'espace que couvraient soixante colonnes, et que la totalité en comprend près d'un millier. Les cinquante-deux chapelles adossées au mur d'enceinte auraient suffi à approprier le monument

au culte catholique, sans le défigurer par l'œuvre de gothique flamboyant qui contraste d'une façon choquante avec le style mauresque de l'ensemble.

La tribune de la mosquée, l'*Alameta*, est devenue la chapelle de Villaviciosa. Ainsi s'explique le dôme qui la couronne, véritable bijou de fabrication arabe.

Avant la création de ces chapelles, on pénétrait dans les dix-neuf nefs principales, par autant de riches portiques qui donnaient au monument l'air et le dégagé qui paraissent aujourd'hui faire défaut, extérieurement, à son ensemble.

La porte du Pardon, par laquelle nous sortons du cloître, est voisine de la tour qui a remplacé la célèbre tour de l'Almenar, qu'a détruite le tremblement de terre de 1589. Les panneaux de cette porte, sculptés en bois, relevés d'ornements en bronze, étaient autrefois couverts de feuilles d'or. Son arc arabe ogival est surmonté de la date 1589.

\*  
\*\*

Nous nous attendions, d'après le guide de Lavigne, à trouver à Cordoue « une grande agglomération d'édifices de toutes les époques » coupée par une « large voie, la *Calle de la Feria*, artère principale » du commerce de la ville. » Nous nous en faisons, d'après cette description, une idée entièrement fautive. La ville des Califes, la plus africaine

de toutes les villes espagnoles, ne possède, en dehors de sa mosquée, aucun édifice à citer. C'est un amas de ruelles et d'impasses contournées, hachées, bordées de petites maisons crépies à la chaux et dont les rares fenêtres sont étroites et garnies de barreaux et de treillis de fer. Partout, un calme morne, une tristesse désespérante. Son *artère principale*, la rue de la Feria, est si étroite que deux voitures y passeraient difficilement de front. Son silence n'est troublé que par les marteaux des ouvriers qui fabriquent de minuscules barils pour salaisons, au fond de petits ateliers rustiques ouverts et éclairés, sur la rue, par une seule baie qui tient lieu, à la fois, de porte et de fenêtres, absolument comme jadis à Pompéi. De maisons de commerce dans cette artère, où rien ne circule, pas une, avant d'en atteindre l'extrémité où se concentrent de rares magasins, comprenant ceux de quelques petits fabricants de bijoux en filigrane, spécialité du pays. Quant au cuir de Cordoue, personne n'a pu m'en donner la moindre nouvelle. Les habitants paraissent ignorer que leur ville a fabriqué autrefois du cuir pour ameublements. Ils devraient en préparer aujourd'hui pour chaussures, si leurs ruelles, pavées de galets tranchants, étaient plus fréquentées, et si l'on n'échappait à ces derniers en frôlant les maisons sur une rangée de dalles qui tient lieu de trottoir.

Les hasards de nos flâneries, à la recherche de monuments aussi introuvables qu'ils eussent dû

être nombreux, nous ont conduits vis-à-vis d'une plaque de marbre fixée contre une maison de modeste apparence. Son inscription, en lettres d'or, nous a appris que, dans cette demeure, a vécu le grand capitaine Gonzalve, dit de Cordoue, bien qu'il soit né à Montilla.

Par acquit de conscience, nous avons visité le *vieil Alcazar* et ses jardins « délices des rois Maures ». Le palais arabe a disparu. Quant aux jardins, leur peu d'étendue et les vestiges qui en subsistent prouvent, ou bien que les rois Maures n'étaient pas difficiles, ou, plutôt, que ces jardins étaient, pour eux, délicieux par l'excellente raison qu'ils étaient alors, comme ils le sont encore, les seuls de la cité.

Dans cette ville morte, blanche comme un linceul et silencieuse comme un cimetière, on respire partout une pénétrante odeur de fleurs d'orangers. Cette odeur est exhalée par les *patios* (on prononce *pattios*) qui en contiennent tous en caisses, parmi quantité de fleurs en pots et d'arbustes à feuilles persistantes. Toute maison particulière de Cordoue possédant son patio, la description s'en impose. C'est une cour, par son dallage ; un jardin, par les plantes dont il est rempli ; une salle, par les meubles qui le garnissent. Sur ses quatre côtés, des colonnes légères soutiennent une galerie vitrée, avec armature pour un velum, au moyen duquel on se garantit, en été, des ardeurs du soleil. Surpris, charmés par la nouveauté d'aspect de cette singulière ville, nous



avons marché au hasard, de rue en rue. C'était partout la même chose, avec plus ou moins de niches, de statues, de fontaines et de fleurs, mais partout, aussi, avec une lumière intérieure incertaine, une propreté exquise, une fraîcheur embaumée, un charme mystérieux, et nulle part d'habitants visibles ; bref, une ville qu'on croirait n'avoir vue qu'en rêve, après une lecture de la Belle au Bois dormant.

Le lendemain avant notre départ, prenant la poste pour prétexte, j'ai voulu courir seul dans Cordoue, à l'aventure dans ses ruelles, m'aplatissant contre la muraille pour laisser passage à un âne, quand, par hasard, j'en rencontrais un chargé de provisions.

J'ai revu, aussi mystérieuse, aussi rêveuse que la veille, cette ville qui ne ressemble à aucune autre, même dans l'inscription du nom de ses rues, formée de lignes droites en relief, avec des lettres de vingt centimètres.

J'ai voulu revoir aussi la mosquée, en fermant et en ouvrant alternativement les yeux sur les perspectives troublantes de ses trente-six allées pour mieux fixer dans ma mémoire l'impression de ce monument, unique au monde, que jamais plus je ne reverrai, mais que je suis assuré maintenant de me rappeler toujours !

## VIII

### GRENADE

ENTRE CORDOUE ET GRENADE. — PROMENADE NOCTURNE ET SÉRÉ-  
NADE. — LES QUATRE QUARTIERS DE GRENADE. — L'ALHAMBRA-  
LE GENERALIFE. — MARIAGE *d'inclinaison*. — GITANOS ET  
GITANAS. — LES HÔTELS ET LEURS PROCÉDÉS.

Nous devons visiter l'extrême sud de l'Espagne avant Grenade. Nos compagnons, à cause de l'itinéraire tracé sur leurs billets circulaires, devaient passer d'abord par Grenade. A cause de leur désir, par nous partagé, de continuer à faire voile de conserve, nous acceptâmes avec empressement une modification de notre programme.

Rien ne nous retenait plus à Cordoue, dont les environs, sous la domination arabe, étaient parsemés de superbes édifices. A trois milles de la ville s'élevait *Medina*, la ville de fleurs. C'était, plutôt qu'une ville, un immense assemblage de palais, de

tours, de jardins, dont la description, d'après les poètes du temps, rappelle les contes des mille et une nuits. Une horde barbaresque détruisit de fond en comble, en quelques jours, cette merveille qui, soixante-quatre ans plus tôt, seulement, avait exigé, pendant vingt-cinq ans, le travail de dix mille ouvriers. Aujourd'hui, on n'en aperçoit plus que quelques pierres, à peine suffisantes pour en rappeler le nom.

Au sortir de Cordoue, la voie traverse un pays presque inhabité, où apparaissent quelques maisons couvertes en chaume, ce qui est rarissime en Espagne. Dans le feuillage, clairsemé et d'aspect sévère, des oliviers, on n'aperçoit jamais un oiseau. Si modeste que pourrait être le plus sobre des pierrots, on peut se demander, il est vrai : de quoi se nourrirait-il ici ?

Avec la petite ville de *Fernan Nuñez* on retrouve les toits gris et les maisons blanches, éblouissantes, qui donnent bien la note d'un paysage oriental, au milieu des cactus et des palmiers qui les environnent. Après cette station, l'Andalousie se révèle sous l'aspect enchanteur qui a fait sa réputation. Le train passe en vue de jolies villes entourées de vignobles considérables produisant des vins très estimés; puis, il atteint le torrent du *Genil* et s'élève, au milieu des montagnes, dans une des contrées les plus pittoresques et, aussi, les plus fertiles de toute l'Espagne.

De vifs rayons de soleil glaçaient d'or vif les mille nuances qui se fondaient dans le creux des vallons et jusqu'aux sommets des pics, en chatoyant comme sur une gorge de pigeon. La terre, d'un rouge brique, et une végétation tout exotique s'harmonisaient étrangement dans l'éblouissement d'un tableau merveilleux. On ne regrettait plus alors la lenteur habituelle aux trains espagnols ; on l'eût préférée plus grande encore !

Après une série, non interrompue, de tranchées dans le versant Nord de la Sierra-Nevada, la voie, franchissant des gorges sur des ponts élevés, puis plusieurs tunnels, atteint la station de *Loja* dans une vallée resserrée que parcourt le Genil. Le pittoresque est ici à son apogée. Que de ravissantes excursions pédestres l'on pourrait faire dans ces montagnes, dans ces *Enfers* de *Loja*, ainsi qu'on a nommé ce paradis des touristes, qui n'a guère, que je sache, vu d'élus jusqu'alors ! Avec ou sans guide on y courrait probablement plus de dangers — dont la nature ne serait pas complice, — que sur les glaciers crevassés de la Suisse. D'ailleurs, trouverait-on dans ces parages une *posada*, même détestable, pour y loger ? C'est plus que douteux !

Nous laissons donc derrière nous la gorge profonde dans laquelle se jette, dit-on, une puissante cascade, puis la jolie ville de *Loja*, au climat tempéré, pour courir sur Grenade, où nous parvenions à huit heures du soir.

Mis sur nos gardes par notre expérience précédente, nous avons abordé la sortie de la gare en bon ordre, en un groupe compact. La même scène qu'à Cordoue s'est renouvelée et nous a trouvés moins endurants encore. Je mis, même, une telle vigueur à nous débarrasser de nos assaillants commissionnaires, que l'un d'eux, en tournoyant, faillit renverser ma femme derrière moi. Le passage ainsi frayé, nous pûmes monter en voiture et gagner l'hôtel.

L'affluence des étrangers était telle alors à Grenade, que nous dûmes faire transformer un salon en chambre à coucher et cohabiter avec nos compagnons de rencontre, séparés de nous par un simple rideau.

Pendant cette installation, la fantaisie me prit d'errer seul dans quelques ruelles voisines, à la poétique clarté des étoiles. Sans croire un mot des scènes de romans ou d'opéras qui ont un balcon pour décor et une sérénade pour début, il me plaisait, en voyant les balcons, de rêver que « c'était arrivé ». D'ailleurs, tout récemment encore, à propos de Grenade même, on m'avait cité un dicton applicable à de tels rendez-vous : « *Comer el hierro* » manger du fer ; ou « *palar la pava* » plumer la dinde. L'on pourrait dire aussi : « la chasse au rhume de cerveau », car, même en Andalousie, les nuits sont souvent fraîches et le vent vif. On brave donc, m'avait-on dit, frissons et rhumatismes pour la seule satisfaction d'échanger un colloque romanesque, en l'absence d'auditeurs et de spectateurs, si ce n'est, à

l'occasion, la lune, confidente de secrets qu'elle ne passe pas pour avoir jamais trahis. Cette flirtation n'a pas pour seule cause le désir de se voir et de s'entretenir, en liberté, sous les regards des étoiles. Le soupirant, qui ne connaît souvent « sa dame » que pour l'avoir rencontrée à l'église, ou ailleurs, n'est pas connu de sa famille.

Dans ces diverses rencontres, le télégraphe des yeux et celui de l'éventail ont fait leur œuvre; mais, comme le berger est étranger aux parents de la bergère, il faut, pour se mieux connaître, recourir aux entrevues à la fenêtre, hélas ! toujours grillée. — Les débuts en sont marqués par l'entrée en scène de la guitare, laquelle est mise hors de cause quand la connaissance est à ce point corsée qu'on en arrive à « manger du fer » *comer el hierro*, expression pittoresquement exacte, car le fer de la grille sépare seul les lèvres des amoureux.

Quand l'accord primordial est établi entre les jeunes gens, le *novio* trouve le moyen de se faire présenter en bonne forme à la famille de sa *novia*. Il va sans dire que lorsque le seuil de la porte de celle-ci a été franchi, le roman de la fenêtre a vécu.

A dater de ce moment, faire sa cour, c'est revenir aux usages pratiqués ailleurs, mais avec un avantage sur ces derniers, c'est que, grâce à cette honnête liberté de langage, l'on a eu tout le temps d'étudier réciproquement son caractère et de se connaître.

Pour en revenir à ma promenade rêveuse et noc-

turne, quelle ne fut pas ma satisfaction en percevant, à peu de distance, les accords d'une guitare, auxquels faisait écho, dans le lointain, la voix traînante d'un *sereno* annonçant l'heure, comme à Burgos. Guidé par les sons de la sérénade, je m'avançai dans sa direction en me dissimulant le long de la muraille. L'instrument se taisant tout d'un coup, je me crus éventé. J'eus bientôt la preuve du contraire en apercevant un caballero, la figure contre les barreaux d'une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, et, derrière, une tête dont je ne pus distinguer que la fleur blanche dans les cheveux et deux yeux brillants, comme deux diamants noirs. On « mangeait du fer » et avec tant d'action, que je pus passer, si peu aperçu qu'on ne se dérangea même pas au bruit que je fis en m'éloignant.

La forme de la mandoline était visible sous le manteau du cavalier ; c'était donc bien celui que j'avais entendu, ce qui me permit de constater, *de visu*, qu'il peut y avoir, en certains cas, moins de distance de la guitare que de la coupe aux lèvres.

\* \* \*

Mon imagination m'avait représenté, à l'avance, Cordoue comme une cité élégante, animée, moderne, et Grenade, au contraire, en sa qualité d'antique capitale des Maures, comme une ville aux rues tortueuses, étroites et sombres. La réalité

devait renverser entièrement mes prévisions. Nous venions de quitter la ville, tout africaine, dont j'ai esquissé le croquis, et nous fûmes surpris de trouver en Grenade, d'une part, beaucoup plus d'animation que ne pouvait le faire présumer sa population ; en outre, l'aspect régulier et non dénué de grandiose d'une ville moderne. Ses 76,000 habitants occupent quatre grands quartiers bâtis en amphithéâtre sur trois collines, et développés de telle sorte qu'on les a comparés à une grenade ouverte. De là, avec beaucoup d'imagination, le nom donné à la capitale de Boabdil.

4 Le quartier dit *de Grenade* est de construction relativement récente. Il occupe la plaine et les vallons au fond desquels coule le Darro, entre les deux côteaux de l'Albacyn et de l'Alhambra. Il est bâti régulièrement, percé de belles rues droites et larges, bien pavées, bordées de beaux trottoirs de marbre et aboutissant à des places dont une a eu sa célébrité : la *Piazza Bibarambla* (sablonneuse) aujourd'hui *de la Constitution*. Toute ville espagnole possède une place de la Constitution. Cela paraît aussi indispensable là-bas que chez nous une rue ou une place de la République.

C'est dans ce quartier qu'habitent la noblesse, le clergé, les principaux commerçants et rentiers. Ses deux monuments les plus remarquables sont l'*Audiencia*, anciennement la Chancellerie, et la Cathédrale. Le premier, sur la place Neuve, se distingue



par une élégante façade à trois portiques ornés de colonnes d'albâtre. Le second sollicite tout particulièrement une longue visite, car c'est une des plus belles cathédrales que l'on puisse voir, au point de vue, surtout, de la richesse de sa décoration, du nombre et de la beauté de ses œuvres d'art.

Son architecture diffère essentiellement de celle de nos églises françaises. Sa belle façade, à trois portes, est ornée de statues et de bas-reliefs.

L'intérieur, de pur style roman, est divisé en cinq larges nefs et deux chœurs, séparés, selon le mode espagnol, par un transept dans lequel l'assistance a, devant elle, le maître-autel, et, derrière elle, le personnel du clergé en stalles et celui du lutrin. Un passage, réservé au milieu des fidèles, met les deux chœurs, en communication.

A chaque angle du petit chœur, une chair en marbre et en bois doré. De chaque côté du grand chœur, deux immenses buffets d'orgues, d'une grande richesse de décoration. A leur base, toute une rangée de tuyaux est braquée horizontalement, comme une batterie. Cette disposition, originale d'aspect, a pour résultat pratique de diriger utilement les ondes sonores de cette nature de tuyaux, au lieu de les envoyer se perdre dans les voûtes.

Les quinze chapelles des nefs latérales rivalisent de beauté et de richesse. A chacune d'elles, mon crayon courait sur mon carnet de notes, entassant, avec enthousiasme, détails sur détails : peintures de

grands maîtres : Boccanegra, Cano, Torregiani, etc. ; mosaïques, ciselures, sculptures... Je m'aperçus bientôt qu'il me fallait renoncer à pareil travail. C'est ce que fit, de même, mon compagnon, l'antiquaire, en me disant :

— Je croyais connaître ce que le monde artistique possède de plus beau ! Je me trompais. Je me trouve ici absolument abasourdi, « renversé ». On n'a pas idée, en France, de pareilles richesses. Tenez, voilà Alonzo Cano, le peintre-sculpteur, natif de Grenade même, et dont les œuvres abondent ici. Cette chapelle en contient plusieurs, sans compter cette Vierge, grandeur nature, sculptée en une seule pièce avec l'Enfant Jésus. Eh bien ! j'ai vu vendre à Paris une seule petite Vierge due à son ciseau, 50 ou 60,000 francs !

Nous avons donc abandonné le carnet de notes ; mais nous dûmes le reprendre simultanément, à propos de la *Capilla Mayor*, une chapelle qui est, à elle seule, une somptueuse église. Elle est soutenue par vingt colonnes corinthiennes, dont douze sont accompagnées des statues des Apôtres, de grandeur colossale.

Les dix arceaux de la voûte ont leur clef à 47 mètres au-dessus du sol. Quant aux tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle, pour l'abri desquels cette chapelle a été construite, nous tombâmes d'accord que nous n'en avions vu nulle part de comparables, pas même à Dijon, à Nuremberg, à Innsbruck.

Parmi les reliques de son trésor il en est une que j'ai touchée avec émotion : c'est la boîte qui a renfermé les bijoux mis en gage par Isabelle la Catholique, (le trésor de l'Etat étant à sec), pour fournir à Christophe Colomb les fonds nécessaires à l'armement de ses navires. En regardant cette boîte, je me disais que ce fut donc grâce à son contenu que l'Amérique fut découverte !

Bref, cette cathédrale compense, *à elle seule*, tous les désagréments qu'on a pu éprouver, avant d'y arriver, avec les chemins de fer et les maîtres d'hôtel d'Espagne, et ce n'est pas, Dieu merci ! en faire un mince éloge !

Le second quartier de Grenade, celui de l'*Alhambra*, ne comprend, en dehors de son palais, que quelques jolies villas sur la colline, ainsi que la rue montueuse qui y conduit et qu'habitait autrefois la célèbre tribu des *Gomeros*. C'est sur la montagne du Soleil, la *sierra del Sol* qu'est située la grande attraction de Grenade : l'*Alhambra*. Ce mot, qui, en arabe, signifie rouge, a plusieurs étymologies : la couleur rouge des briques de la construction, le nom de son fondateur, et même, ajoute-t-on, la nuance des cheveux de celui-ci ; ou bien encore, selon l'historien Alkatib, parce que les ouvriers travaillaient la nuit à sa construction, à la lueur rouge de grandes torches.

Le visiteur débute par franchir les portes de l'ancienne forteresse, dont l'enceinte générale ne mesure

pas moins de 726 mètres de longueur sur 200 de largeur ; puis, il parvient sur une place où s'élève un somptueux palais qu'a bâti Charles-Quint en style Renaissance.

Ce monument, qui n'a jamais été achevé, a été laissé en un complet état d'abandon. Le magnifique patio circulaire qui en occupe le centre est entouré d'un double étage d'arcades soutenues par trente-deux colonnes de jaspe monolithes, de 5 mètres de hauteur.

L'intérêt que l'on peut prendre à cette visite ne permet pas qu'on s'y attarde. On a hâte de pénétrer dans le palais des rois Mores, où l'on ne parvient que par un misérable couloir situé derrière la façade nord du palais que nous quittons.

Tout le monde connaît, de réputation, l'*Alhambra* de Grenade par les descriptions qui en ont été faites, par les photographies qui l'ont vulgarisé, et aussi par les spécimens, grandeur nature, que l'on en voit au Sydenham-Palace. Je m'abstiens donc de décrire, même sommairement, ce monument féerique au milieu duquel on se croirait, à tel point, transporté en plein Orient, qu'on s'étonne de ne pas voir passer, dans la pénombre de ses galeries, la robe pailletée d'une sultane ou le manteau blanc d'un More.

Tout entier à mon admiration, je n'ai consigné sur mon carnet que peu de remarques. J'en relève une relative à la chambre où, nous dit le guide, s'habil-

laient les sultanes, en même temps qu'il nous signalait un coin d'où jaillissaient, à volonté, du dallage, sept jets d'eau destinés à les rafraîchir. Je trouve cette explication plus vraisemblable que celle du *Guide en Espagne* qui, à propos des petits trous dont une dalle de marbre est percée, dit qu'ils avaient pour objet « de laisser passer la fumée des parfums » que l'on brûlait sous le plancher ».

Une autre salle est si remarquable par ses échos, qu'un mot, prononcé à voix basse à une extrémité, est entendu distinctement à l'autre. On nomme cette chambre indiscreète : la chambre *du secret*.

Partout, dans toutes les salles, la richesse inouïe de la décoration est restée complète, du sol aux plafonds et aux voûtes. L'admirable conservation d'ornements en grande partie moulés, est due au climat du pays et non à des soins et à un entretien qui ont dû faire défaut en tous temps, si j'en juge par la situation misérable, dans un cabinet sordide, du « vase de l'Alhambra. » Ce spécimen de faïence hispano-mauresque, le plus grand et le plus beau que l'on connaisse, n'a qu'une anse. On voit, à côté, un coffre, découvert en même temps dans le palais, et qui était alors rempli d'or.

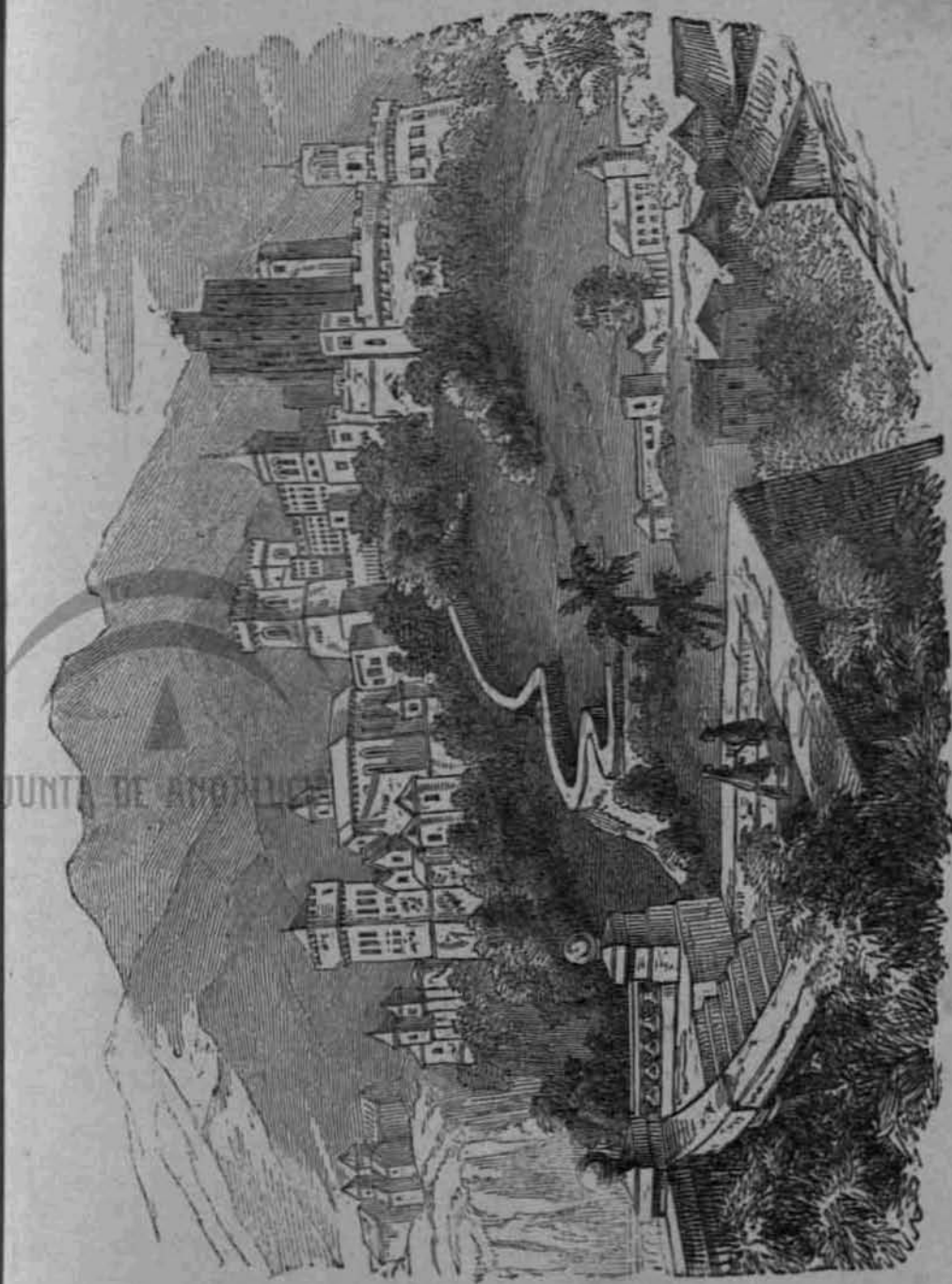
Il faudrait, pour visiter avec fruit l'Alhambra, y retourner bien des fois. On y est ébloui, fasciné. On y avance, malgré soi, trop vite afin de tout voir, bien que l'on soit libre d'y circuler à son aise, en

l'absence de ces conducteurs officiels qui sont, dans les monuments, le cauchemar des visiteurs.

La salle des *Abencérages* m'a retenu plus longtemps que les autres, non pas qu'elle les dépasse en beauté ; loin de là ! Elle n'a de particulièrement remarquable qu'une porte de bois en losanges, qui date du temps des Maures. Ce qui m'y a attardé, c'est le souvenir historique, légendaire au dire des uns, que rappelle le grand bassin de marbre qui en occupe le centre. C'est dans ce bassin, me disais-je, que tombèrent les trente-six têtes des Abencérages égorgés à la suite de la trahison des Zegries. Leur sort eût été partagé par leurs frères, si ces derniers n'eussent dû leur salut au dévouement d'un page qui courut les avertir du destin qui les attendait au seuil de la cour fatale.

La célèbre cour des Lions m'a, seule, un peu désenchanté. L'effet, ravissant d'ensemble et de détail, de ses adorables colonnettes, de ses arceaux si élégants, est peu en harmonie avec les toits de tuiles rouges, aux tons criards, qui les recouvrent lourdement. Le remplacement des terrasses aériennes d'autrefois par cette pitoyable toiture, n'est pas le seul acte de vandalisme qui ait été commis dans ce spécimen le plus précieux des monuments arabes de l'Espagne. On en a, sous prétexte de restauration, gratté des colonnes et détruit impitoyablement des inscriptions et des arabesques.

Quant à sa fontaine centrale, peu enclin à l'admi-



L'ALHAMBRA A GRENADE

JUNTA DE ANTE...

generalife

ration sur commande; j'ai trouvé, en dépit de sa réputation, que les douze monstres en marbre blanc qui en supportent la vasque sont tout simplement hideux. Ils ressemblent à des lions un peu moins encore que les animaux en bois, enfourchés dans nos foires par la gent enfantine ou même adulte, ce qui ne les a pas empêchés d'être célébrés, comme de purs chefs-d'œuvre, par l'inscription arabe qui entoure cette fontaine. La naïveté de leur exécution n'a qu'une excuse : la défense faite par le Coran à ses adeptes de reproduire l'image des êtres animés.

Malgré cette défense, des peintures arabes (du moins, on les croit telles) représentent, sous la voûte de la *salle du Tribunal*, des scènes avec personnages et animaux. Ces fresques sont peut-être les seules de cette origine que l'on connaisse; aussi, ont-elles, à ce titre, une valeur inestimable.

Malheureusement, on ne s'est pas contenté de cette unique dérogation, précieuse en son genre, apportée par les créateurs mêmes de l'Alhambra à l'unité de décoration de leur œuvre. Charles-Quint n'a pas eu seulement la fâcheuse idée de construire un édifice Renaissance au milieu d'un monument mauresque. Il a eue le mauvais goût, pour accommoder ce dernier à son usage, d'introduire dans plusieurs de ses parties une ornementation qui fait taché dans l'ensemble. C'est ainsi, notamment, qu'il est déplorable de voir dans la *Capilla Real* une Adoration des Mages et des armoiries chrétiennes, accompagnant,



avec un complet désaccord d'aspect, des arabesques et des devises du Coran. On ne visitait pas autrefois cette chapelle. En vérité, l'on n'y perdait pas grand chose !

Philippe V n'a pas été mieux inspiré avec son chiffre et des groupes d'amours, qui n'ont que faire, en compagnie de faïences moresques, dans un oratoire de la même époque.

Du balcon de cet oratoire on jouit d'une vue merveilleuse que l'enthousiaste M. de Amicis a dit n'avoir point d'égale « sur la terre ». Je conviens tout simplement — et c'est déjà quelque chose — n'en avoir vu de plus belle nulle part !

Au nord, le ravin où coule le Darro enclôt, de son amoncellement de végétation, le *Generalife*. Ce château, que nous visiterons tout-à-l'heure, émerge d'un bois de peupliers, de lauriers et de grenadiers, ainsi qu'un immense bijou de pierre au centre d'un écrin de verdure. A l'ouest, à nos pieds, toute la ville, traversée par le Darro, est étagée sur ses collines ou parsemée dans la plaine, entre les groupes verdoyants de ses jardins et de ses patios. Au delà, la vallée du Paradis et les sierras de Cogollos, couvertes d'un nombre infini de villages, limitent, de ce côté, *la vega*, c'est-à-dire le verger de Grenade, qui s'étend sur un espace de cent trente kilomètres carrés. Cette plaine, d'une incomparable fertilité, ressemble, selon un poème espagnol, « à un manteau vert avec des passements d'argent. »

Le Genil, qui côtoie la ville au sud et qui, dit-on, charrie de l'or, reçoit dans son lit la rivière du Darro qui se contente, elle, de charrier de l'argent. Il s'agit, ici, on le voit, d'un mariage *d'inclinaison* pour lequel chacun a apporté sa dot. Le Darro y ajoute un supplément argileux qu'il emprunte aux parties de la ville qu'il égratigne en la traversant. C'est à ce supplément que fait allusion ce couplet d'une vieille chanson espagnole :

Darro a pris l'engagement  
De se marier avec Genil  
Et veut lui apporter en dot  
Place neuve et le Zacatin !

Le Genil nous ramène à la partie méridionale de notre diorama. Ici la vision tient du rêve,

Le regard s'étend, aux premiers plans, sur l'exubérance d'une nature exotique où les aloës puissants et les nopals épineux reçoivent avec majesté le salut des palmiers ondoyants.

Jusqu'à l'horizon, grâce à la pureté incomparable de l'atmosphère dans cette région, les yeux ne perdent pas un détail de tous les caprices de formes des montagnes qui s'étagent jusqu'à la Sierra Nevada. Celle-ci, en mariant les beautés alpestres ou septentrionales de l'Europe à celles d'une nature africaine, couronne, de ses neiges éternelles, la végétation des tropiques qui s'épanouit à sa base.

Ajoutez à ce tableau un ciel de cobalt et le soleil,

sans lequel il n'y a pas de fête terrestre complète, et vous n'aurez encore aucune idée d'un pareil paysage qu'il est aussi impossible de dépeindre avec des phrases, qu'il peut l'être à un romancier de faire apprécier, par le même procédé, la beauté de son héroïne !

C'est du sommet de la tour de *la Vela* que l'on jouit le plus complètement du panorama. Sur sa plate-forme s'élève une tourelle qui renferme la cloche dont les appels ont conservé sur le peuple de Grenade une influence irrésistible. On la sonne en cas d'émotions populaires. En outre, chaque année le 2 janvier, anniversaire de la délivrance de Grenade, le peuple la met en branle pendant vingt-quatre heures consécutives. La besogne ne laissant pas que d'être fatigante, les jeunes gens ont trouvé un excellent moyen de faire pratiquer leur labeur par les jeunes filles. Ils sont parvenus à les persuader que celle qui sonnerait le plus fort serait sûre de trouver un mari dans l'année.

En quittant l'Alhambra nous avons fait la réflexion que, malgré sa splendeur actuelle, il est impossible de se rendre compte de l'effet d'éblouissement qu'il produirait si l'eau jaillissait encore, comme autrefois, dans les vasques et les bassins, dans les canaux et les rigoles que l'on rencontre à chaque pas, aussi bien dans les appartements que dans les cours et les jardins.

\*  
\*\*

On monte, de l'Alhambra au Généralife, par une longue allée sombre où la végétation la plus folle se donne carrière. L'ancienne villa d'été des rois Maures domine l'Alhambra, avec lequel elle communiquait jadis. Rien à dire de l'habitation dont les restes méritent à peine une visite, malgré leur effet lointain dans le panorama de l'Alhambra. Ce n'est guère qu'une succession de jardins en escaliers, empruntant, à une profusion de ruisseaux et de fontaines, un charme, une grâce, une fraîcheur indescriptibles. Ces jardins manquent de gaieté, ce que j'attribue au trop grand nombre de cyprès et d'ifs dont ils sont plantés.

Partout où pousse un de ces arbres de cimetière, il me semble que la terre pousse... un soupir... de regret ; ici, peut-être, il serait provoqué par la disparition des charmantes scènes dont cet endroit fut le discret témoin. S'il faut en croire la légende, c'est sous le plus gros de ces cyprès que la favorite de Boabdil se plaisait à cribler de coups de canif le mouchoir de son Seigneur et Maître.

Pour consoler sans doute les ifs de leur tristesse native, on leur a donné toutes sortes de formes bizarres qu'a dû dessiner un perruquier du pays plutôt que le jardinier du château. Du buis, taillé à